

LE SOLDAT NU

Œuvres de Gérard Hervé
aux éditions La Ligne d'ombre

- I— *Florence ou la Ville aimée deux fois*
- II— *Orphée interdit*
- III— *Des pavois et des fers*
- IV— *Le Soldat nu*
- V— *Marseilles*
- VI— *Carnet de mémoire et d'oubli. La France 1990*
- VII— *Les Feux d'Orion*
- VIII— *Les Aventures de Romain Saint-Sulpice*

Chez d'autres éditeurs

Le Mensonge de Socrate, Lausanne, L'Âge d'homme, 1984
Les Hérésies imaginaires, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989
La Nuit des Olympica. Essai sur le national-cartésianisme, Paris,
L'Harmattan, 1999

Le Soldat nu a été publié pour la première fois par les éditions Julliard en 1974 sous le pseudonyme d'Yves Kerruel..

ISBN 979-10-90177-04-8
dépôt légal : juin 2014

Œuvres de Gérard Hervé

IV

LE SOLDAT NU

roman

La Ligne d'ombre

Les choses sont trop engagées pour finir sitôt; elles sont trop basses pour durer longtemps...

Pierre NICOLE, *Lettres sur les imaginaires*

Lauzun et la charge de capitaine de mousquetaires. Il préférait être prisonnier et capitaine de mousquetaires que libre et non capitaine.

Simone WEIL

PREMIÈRE PARTIE

I

Elle entendait le bruit de la mer, en bas, sur les galets. Ce n'était encore qu'un murmure mais qui, dans les semaines à venir, deviendrait vacarme. Certains soirs, il dominerait tous les autres. Elle espérait que l'hiver serait rude, la mer haute. Elle se retrouverait seule dans son domaine. Seule avec Bernard. Les premiers frimas étaient tombés sur la pelouse.

« Voyez, madame, les hortensias qui d'habitude se maintenaient jusqu'en novembre », se lamentait Cloarec, le jardinier.

Elle regardait les fleurs saisies par le froid d'une nuit. Sous un ciel soudainement bas, l'océan avait pris un ton sombre. Le soleil était pâle et mou. Il tombait lentement, comme liquéfié, dans un espace vide de couleur, sinon de gris, espace immense, bordé seulement, là où émergeait la terre, par le vert monotone de la lande.

Cette année elle n'eût point voulu de la langueur d'une arrièr-saison. La première morsure de l'hiver était pour elle comme une promesse. Son bonheur avait besoin d'un refuge. Elle aimait le caractère de possession de l'hiver, cette saison intérieure des corps. Elle avait trop connu de ciels défaits, de mers incendiées dans des tumultes de fêtes, interminables paressees partagées avec des foules de flâneurs sur les corniches.

Elle l'imaginait accoudé à la cheminée de granit et retrouvant cette moue qui était sienne dans les moments de contrariété, ce léger pincement de lèvres avides, éclatant dans le brun de son visage.

Non, ce n'était pas encore Bernard, ce bruit d'un moteur sur la route, mais celui de quelque tracteur ramenant les foin coupés dans la nuit.

Une sorte de lumière montait de la mer, découpant le profil des terres, la petite chapelle des pêcheurs qui servait d'amer, et le phare de Pen-hir, au large, où, pendant les nuits de tempête, les vagues se déchiraient en lueurs blanches.

Elle descendrait avec lui dans les rochers. Une idée qui trottait dans sa tête. Avec Bernard tout était possible. Elle le sentait présent à sa vie, comme si, au détour d'une route, se retournant, ils avaient reconnu le chemin parcouru ensemble, mais avec cette prescience d'un univers plus vaste de mouvements et de songes où s'accomplissait en secret leur destin.

Bien différente à cet égard de certaines de ses amies qui se jetaient dans une passade et appelaient cela de l'amour, fière, susceptible, Éliisa mesurait le sien. Elle ne le croyait point le fruit du hasard.

Leur amour était né du prolongement d'une caresse par quoi ils s'étaient avoué leur plaisir, de la vanité des sens qu'elle avait flattée en lui. Elle s'était abandonnée à Bernard plus qu'à d'autres peut-être, et s'en étonnait elle-même.

Elle était allée avec lui jusqu'à cette exaspération des limites où elle eût pu dire non. Elle avait moins cédé que consenti, par amour plus que par tendresse, pour le porter à cet état aigu de jouissance et d'orgueil où elle croyait exclure toutes les femmes, maîtresses anciennes, amantes, rivales, mondaines souriantes, toutes les femmes qui, comme elle, aimaient l'homme.

Elle les avait écartées sans tumulte, sans vulgarité. Par sa seule souveraineté. Comme sur les biens de son domaine. Une suprême élégance laissait ici apparaître le luxe sans l'afficher. C'est alors qu'elle s'était trouvée à égalité avec lui, sa compagne comme il se plaisait à la nommer. Sa domination sur les femmes avait toujours été entière. Elles n'entraient pas en lui par effraction, par le jeu du rêve. Il les attendait sur son propre terrain, même s'il simulait parfois d'être pris – une inquiétante défaite, cet affaissement intérieur où se perdent les hommes dans une trompeuse possession.

Pourtant Éliisa savait que ce charme dont quelques-unes furent victimes, c'était d'abord sur lui-même qu'il s'exerçait. Jamais avare en cela du geste et des frivolités apparentes qu'il leur dispensait avec une rare aisance et dont elles étaient ravies. Elle connaissait le plaisir qu'il avait à prononcer – non sans quelque arrogance à leur égard – le mot *raptured*, dans une intonation oxfordienne. Il y avait du snob en lui, comme en tout homme qui tente sur soi-même l'expérience de sa propre séduction, mais elles s'accrochaient à lui,

le beau cavalier dandy et blasé, choses molles et fiévreuses, le circonvenant, montant à l'assaut, enthousiastes et un peu folles, dans des ébats confus où se mêlaient cris de triomphe et pressentiments d'agonie. Elle n'ignorait pas cette cruauté profonde dans l'attitude de Bernard. Une fière sauvagerie virile – diamant éclatant, rayant des surfaces tendres et friables – qui n'avait d'égale que l'autre cruauté, la féminine, avec son sourire onglé, son lot de sang et de larmes aux approches de l'abandon. Possédant une femme, il les possédait toutes, il possédait toutes les femmes. Une telle emprise n'allait pas toujours sans heurts, mais cette humiliation même colorait son plaisir dans ce jeu de l'amour où il se voulait le maître sans affadissement. Possession extrême qui n'était plus qu'une sorte de passage vers un état d'irréalité. Allant avec les femmes jusqu'à les priver de cette liberté même de lui refuser ce qu'elles lui donnaient.

Une seule de ces femmes, qu'Élisa avait bien connue, ne pouvait le souffrir et ce n'était pas par dépit ou indifférence de sa part: non, elle semblait lui vouer une haine intelligente. Mais il est vrai aussi que l'aumônier Roblès lui avait dit un jour à Alger: « C'est l'homme le plus exigeant vis-à-vis de soi que j'aie jamais rencontré, une immense soif d'absolu » (monstre ou saint, ô naïveté des aumôniers militaires).

Le vieux Delaunay ne quittait plus son appartement du quai de la Fosse, une des rares demeures anciennes qui avait échappé aux bombardements de Nantes en 1943.

Elle le retrouva assis à sa table de travail, ses doigts boudinés posés sur la table, le visage un peu bouffi, à cause de sa maladie de cœur.

« Comment va Bernard ? avait demandé M. Delaunay, lors de sa dernière visite.

– Il a besoin de repos », dit simplement Élisa.

Du repos, voilà plus de cinq mois que son gendre ne faisait rien. M. Delaunay commençait à s'inquiéter. Elle rappela à son père les événements auxquels avait été mêlé Bernard, le drame qu'avait été son exclusion de l'armée.

« Mais enfin, interrompit son père, il aurait dû s'y attendre, surtout

lui, un officier. Dans les affaires, il y a deux ans qu'on sait qu'elle est finie, cette guerre, et que l'Algérie aura son indépendance. »

Elle répondit que, là-bas, ils avaient peut-être vu les choses autrement.

M. Delaunay hochait la tête, comme apitoyé sur lui-même.

« Tu es mon seul enfant, murmura-t-il, tu ne devrais pas l'oublier. »

Élisa posa sa main sur le bras de son père.

« Ce n'est pas le moment de laisser tomber l'usine, reprit-il. Les chantiers navals ont beaucoup de difficultés en ce moment. Tu sais bien que c'est pour toi que je garde cette usine. » Il ajouta : « Et pour lui aussi. »

Cambré dans son fauteuil de cuir élimé, il regardait sa fille.

Élisa détourna la tête.

« Molinier t'aide, dit-elle évasivement.

– Heureusement, coupa M. Delaunay. C'est un bon collaborateur. Il s'y est mis très vite. Et pourtant lui aussi est ancien officier. Il n'a pas fait tout un drame au point de se compromettre comme ton mari.

– Mais Bernard aime l'armée, répliqua Élisa, c'est toute sa vie.

– Toute sa vie ! s'écria-t-il, et toi, alors, que deviens-tu là-dedans ? »

Elle s'était de nouveau approchée de lui.

« Tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas ? » interrogea-t-il plus doucement.

Élisa se dirigea vers la fenêtre, écarta les persiennes. Un flot de lumière pénétra dans le bureau qui sentait le bois ancien. L'horloge astronomique du XVII^e siècle, un cadeau d'armateur, reposait toujours sur le guéridon. Ses pièces de cuivre étincelèrent au soleil.

« Je suis sûre que tout s'arrangera, lança-t-elle d'une voix claire. D'ailleurs, en ce moment, tu l'as dit toi-même, grâce à Molinier.

– Mais enfin, Molinier n'est pas mon gendre », s'écria le vieil homme.

Maintenant elle souhaitait repartir au plus vite, reprendre la route, se retrouver enfin chez elle. Une fois encore elle l'entendait dire que le poste qu'il réservait à Bernard était de premier ordre, il occuperait avec lui des responsabilités importantes. Si seulement il pouvait se décider.

« Mais, enfin, qu'est-ce qui se passe exactement? » reprit M. Delaunay, d'une voix encore plus calme, détendue. Il avait toujours recherché la confiance de sa fille.

« Tu sais bien qu'il a été inquiété après le putsch des généraux, dit-elle. Il y avait pris une part active. »

M. Delaunay eut un geste d'abattement.

« Tout cela est fort ennuyeux, fit-il. Nous avons beaucoup de commandes avec l'État. Crois-tu qu'à l'heure actuelle il ait gardé des contacts avec l'organisation clandestine? »

– C'est possible, répondit-elle, il ne m'a rien dit à ce sujet.

– Mais tu es sa femme! s'exclama M. Delaunay.

– Ne parlons plus de cela, père, dit-elle en se levant. J'ai confiance en Bernard. En ce moment, il a le cafard.

– Le cafard! » Sa voix avait retrouvé toute sa hauteur. « C'est un état dans lequel je n'ai jamais sombré. Même après la mort de ta mère. »

Il marqua un silence puis ajouta, la fixant dans les yeux:

« Ça fait combien de temps que vous êtes mariés, maintenant? »

– Un peu plus d'un an.

– Un peu plus d'un an et pas encore... »

Elle inclina la tête dans un sourire voilé. Puis, plutôt que de supporter le regard de son père, ces yeux bleus, froids auxquels rien n'échappait, elle se tourna vers lui, les bras en avant, et jetant son visage contre sa poitrine:

« Tu verras comme nous serons heureux, Bernard et moi », s'écria-t-elle.

Cette fois, c'était bien lui. Elle le reconnut à cette curieuse façon qu'il avait de rétrograder les vitesses lorsqu'il entrait dans la propriété.

Elle se précipita pour ouvrir la porte et aperçut deux silhouettes qui sortaient de la voiture.

« Éliisa, cria Bernard allant au-devant de sa surprise, c'est Philippe qui est avec moi. »

Elle revit ce jeune garçon qu'elle avait déjà rencontré à Marseille lorsqu'elle était allée attendre Bernard sur le quai de la Joliette, étourdie par les mouvements, les bruits, les couleurs dans le port.

Le paquebot des rapatriés venait de s'amarrer. Elle s'était approchée de la coupée.

« Je te présente Philippe », avait dit Bernard, il était avec moi là-bas.

Il avait souri, mettant son bras autour des épaules d'Élisa, l'attirant vers lui, approchant sa joue de la sienne. Ils avaient passé tous les trois une journée à Marseille, puis Philippe les avait quittés, au train du soir.

« Cela ne te dérange pas ? demanda-t-il.

– Non, dit Élisa, vous vous êtes retrouvés ?

– À Paris, chez le colonel Verdier. Philippe a des ennuis en ce moment. Il faudra l'héberger quelque temps.

– Bien sûr », fit-elle, remontant avec eux les marches du perron.

Arrivée dans le salon, d'un geste nerveux, elle tourna le commutateur. Une lumière violente, crue, inonda la pièce.

Bernard s'approcha du feu de bois, qu'elle avait préparé à son intention.

« Comme il fait bon ici, dit-il. Nous avons eu une longue route.

– Désirez-vous boire quelque chose ? demanda-t-elle au jeune garçon.

– Philippe est un peu fatigué, coupa Bernard. Peut-être serait-il préférable de lui montrer sa chambre tout de suite.

– Je vais l'y conduire », reprit Élisa.

Elle eut un instant d'hésitation en jetant un regard sur leurs bagages.

Le jeune homme se saisit de l'une des valises, prêt à la suivre. La première, elle s'engagea dans l'escalier, sa paume glissant sur la rampe de chêne, un peu crispée. Tout en montant, elle observait Bernard qui s'était assis dans un fauteuil près de la cheminée et allumait une cigarette.

À côté d'elle, elle entendit la voix de Philippe. « Je suis confus, murmura ce dernier, d'arriver si tard.

– Je vous en prie, dit-elle, vous êtes le bienvenu. Un ami de Bernard. »

Elle s'était allongée sur le lit. Bernard se défaisait lentement.

Comme dans le petit appartement qu'ils avaient loué rue d'Isly et où il venait la retrouver à chaque permission.

Il cantonnait près de Blida, dans un vaste camp de toile. Plusieurs fois elle avait souhaité d'aller le voir parmi ses hommes mais il s'y était toujours refusé.

« À quoi bon ? » répondait Bernard, lorsqu'elle lui en faisait la demande, caressant sa tête brune aux cheveux courts posée entre ses seins, « un camp pareil à tous les autres, tu sais. »

C'est là qu'il passait sa vie, cette vie qu'elle eût aimé avoir pour elle seule, qui lui échappait, vouée aux incertitudes de la guerre, aux nuits de veille.

Elle n'insistait pas. Son étreinte était douce.

« Laisse, disait-elle, lorsqu'il arrivait dans son treillis de parachutiste, tu prendras la douche, après. »

Un court moment, comme par jeu, elle le retenait au-dessus d'elle, serrant entre ses mains ces hanches fortes qui allaient peser sur elle. Puis elle le laissait faire, ses doigts courant sur ses reins cambrés, fermes, brûlés par le désir.

Elle l'aimait comme cela, entier, jusque dans sa continence sévère, tendu, harassé. Elle connaissait bien sa nervosité, ses gestes brefs, précis, exigeants, au moment de la posséder.

Le matin il se levait toujours avant elle. Elle le retrouvait propre, rasé de frais. Il se glissait encore un court instant dans les draps. Comme il ressemblait peu à ceux qu'elle avait connus avant lui, puérils au réveil, qui se plaisaient aux gestes faciles, prenant leur petit-déjeuner au lit. Rien de tout cela chez Bernard. Il ne s'attardait pas.

Mais les événements s'étaient précipités. La tension montait.

À Alger, surtout, on s'attendait au pire.

« Maintenant il faut que tu rentres », lui avait-il dit un jour. Elle avait bien tenté de protester. Mais il avait eu le ton ferme, responsable. Son père aussi exigeait son retour.

Elle avait rendu les clefs de l'appartement.

Il s'approcha du lit.

« Veux-tu la lumière ? demanda-t-elle.

– Non, pas ce soir », dit-il.

Elle écrasa la petite poire de la lampe de chevet, le regardant. Son corps nu, sportif, dru, se déplaça dans la pénombre.

Au loin, un chien aboya dans une ferme. Un cri rauque. Puis le silence à nouveau.

Bernard était sur le lit, elle se coula vers ce sillon tendre que creusait son corps.

Il avait gardé son bracelet-montre. Une minuscule tache phosphorescente qui se déplaçait lentement au hasard, au-dessus d'elle, mouvement incertain, comme d'un cercle inachevé.

« Tu n'as pas eu d'ennuis graves ? reprit-elle.

– Non, dit Bernard. C'est surtout pour Philippe que je crains, aussi j'ai préféré... »

Mais elle ne lui laissa pas le temps de poursuivre. Et il sentit, pressées contre les siennes, avec l'haleine retrouvée, ses lèvres sans fard.